

## Figurations de la vie littéraire

Björn-Olav DOZO et Anthony GLINOER	
<i>Présentation</i>	7
Marianne MICHAUX	
<i>L'effacement de l'écrivain. Images de l'auteur dans la fiction réaliste en Belgique francophone (1850-1880)</i>	15
Denis SAINT-AMAND	
<i>Les Fumistes wallons, un collectif de figuration</i>	35
Mirande LUCIEN	
<i>La femme-écrivain de province et la femme-inspiratrice dans Initiation de Marguerite Coppin</i>	53
Paul ARON	
<i>Les illusions perdues d'André Baillon</i>	59
Daphné DE MARNEFFE	
<i>Poète d'avant-garde en mythomane pervers et éternel « tapeur » versus écrivain-fonctionnaire : Moreldieu de Franz Hellens (1946)</i>	75
Matthieu SERGIER	
<i>Du « Nouveau Roman » au « nieuwe journal ».</i> <i>La fabrication de la posture chez Paul de Wispelaere</i>	93
Clément DESSY	
<i>Conrad Detrez (ré)écrit Paludes</i>	109
David VRYDAGHS	
<i>Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon : une parodie du monde littéraire aux enjeux esthétiques et historiographiques</i>	129
Renata BIZEK-TATARA	
<i>Jean Muno et ses alter ego fictionnels.</i> <i>De la difficulté d'être un écrivain belge</i>	145
Cécile LEFÈVRE	
<i>Thomas Gunzig : mon écrivain, cet anti-héros</i>	167

## VARIA

Vincent GENIN

*Les réseaux lettrés du diplomate-écrivain*

*Marcel-Henri Jaspar dans les années 1960.*

*De la raison de Renan à l'ésotérisme de De Becker*

185

## CHRONIQUES

Chronique des Archives et Musée de la littérature

213

Comptes-rendus

217

Index nominorum

223

### **Dans nos prochaines livraisons :**

*Bruxelles, une géographie littéraire*

*Utopies et mondes possibles. Le récit d'anticipation en Belgique francophone*

Björn-Olav DOZO  
*Université de Liège*  
et  
Anthony GLINOER  
*Université de Sherbrooke*

## Présentation

Quand elle se montre elle-même, dans son roman *Pétronille* sorti à la rentrée littéraire de 2014, dédicaçant ses livres dans une librairie et entrant en commerce avec une jeune auteure, Amélie Nothomb sacrifie à l'un des mécanismes narratifs majeurs de la fiction contemporaine en langue française, à savoir la représentation de la vie littéraire de son temps, avec ses scènes typiques et sa galerie de portraits codés. Nothomb rejoint ainsi, pour ne parler que des années 2000, Éric Chevillard, Marie Nimier, Michel Houellebecq, Michel Ragon, Dany Laferrière, Christine Angot ou encore Nathalie Rheims dans les rangs des écrivains qui ont mis en scène la vie littéraire et proposé des figurations des personnages qui l'animent.

La recrudescence actuelle, par le biais notamment de l'autofiction, des romans de la vie littéraire, coïncide avec un intérêt de plus en plus marqué de la recherche en littérature pour les questions relatives à l'auteur. Les objets d'études, les perspectives et les méthodes divergent profondément à l'intérieur même de cette branche efflorescente des études littéraires. Certains, dans la lignée de Michel Foucault, portent leur attention sur la fonction-auteur, à savoir sur l'auteur comme point cardinal dans la classification, l'évaluation et l'archivage des discours et dans la production du livre et de l'imprimé. D'autres se penchent sur l'auteur comme instance fantasmatique, fiction sémiologique produite par le texte et dont l'ombre plane sur la production de sens. Cela a donné, à la suite de Barthes et de Genette, des travaux sur l'autoreprésentation textuelle par les procédés de la mise en abyme et de la métalepse. Cela a produit par ailleurs une série de travaux en pragmatique et en analyse du discours qui ont forgé ou reformulé les concepts de scénario auctorial, d'image d'auteur et d'éthos auctorial, lesquels remettent tous en question le clivage entre texte et contexte. Outre

l'auteur comme acteur social, que privilégient les études sociologiques sur le littéraire menées dans la lignée de Pierre Bourdieu, on s'est donc intéressé dans les dernières décennies à l'auteur comme fonction, à l'auteur comme catégorie sociale, à l'auteur comme répertoire mouvant de types, de scénarios et d'images, à l'auteur comme « image » singulière, co-produite par les textes, les paratextes auctoriaux et éditoriaux et par la réception médiatique ou encore à l'auteur comme figure textuelle imaginaire.

Sans négliger les acquis de ces différentes approches, le GREMLIN (Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions) a mis sur pied un ambitieux programme de recherche qui s'est doté à la fois d'un objet et d'une méthodologie spécifiques. C'est ce programme de recherche qui a motivé la réalisation de ce numéro de *Textyles*, en vue de comparer les proximités et éventuelles spécificités des romans de la vie littéraire belge face aux caractéristiques des romans des autres corpus étudiés (principalement le français et le québécois).

Avant d'en venir au cas belge, il importe de situer les études sur les représentations de l'écrivain. La plupart des analyses ont restreint l'univers littéraire à un seul personnage, l'auteur solitaire et unique, avec pour effet de désocialiser radicalement la profession d'écrivain et de corroborer par avance l'image romantique d'un auteur littéralement hors monde. Or l'écrivain n'est jamais seul au monde, pas plus dans le réel que dans la fiction, et un vaste corpus le montre en interaction avec ses pairs et avec les divers acteurs de la vie littéraire, artistique, culturelle, intellectuelle ou encore politique. Le projet de recherche sur les figurations du personnel littéraire s'est donc donné pour vocation d'examiner, pour les deux derniers siècles mais sans limitation géographique ou générique, les récits mettant en scène une pluralité d'hommes de lettres et d'hommes du livre, pour voir comment, au moment même où elle s'impose comme espace social relativement autonome, la littérature se pense comme lieu de socialisation, d'ancrage identitaire et de travail collectif. Pour le dire autrement, il s'agit de dégager la socialité de textes qui socialisent la littérature.

Pour mener à bien ce programme, le GREMLIN a proposé le concept de « figuration » afin de mieux caractériser le type de représentation qu'il s'est donné pour objet d'étude. Il faut entendre par là une représentation caractérisée par la construction sémiotique d'un sujet individualisé, qui ne relève ni d'un habitus ni d'une catégorie abstraite (les écrivains, les hommes de lettres, etc.). Plus que simple évocation ou mise en discours, la figuration opère un travail de « présentification » qui donne à voir un acteur dans un contexte, un univers spécifique, lui attribue actions, traits singuliers et individualité.

Dans le cas de la littérature française, cette recherche admet pour point de départ la mutation profonde de la place de l'écrivain qui s'effectue dans l'imaginaire social au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Longtemps déconsidéré,

voire ridiculisé, l'écrivain s'élève au cours du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à devenir l'archétype du « grand homme » dont la France est friande. Ce « sacre de l'écrivain », selon l'expression classique de Bénichou, participe d'une série de transformations sociales et littéraires majeures, allant de la constitution d'une sphère publique bourgeoise à l'autonomisation progressive du champ littéraire en passant par la substitution de la « Littérature » aux « Belles-Lettres ». Il s'accompagne d'une profusion de représentations sur cette catégorie sociale aux contours flous et à la population croissante, que ce soit dans des textes réputés ancillaires (correspondances, journaux intimes, autobiographies, interviews) ou au cœur des œuvres d'imagination. Au cours des deux derniers siècles (avec des lignes de crête dans les années 1880-1930 et depuis 1990) se sont donc accumulés les écrivains fictifs, de même que s'est opérée une diversification du personnel (artistes, éditeurs, journalistes, etc.) peuplant ces imaginaires de l'écriture et de la vie littéraire.

Le GREMLIN a privilégié le travail en équipe sur de vastes corpus. A d'abord été établie une bibliographie des romans de la vie littéraire qui compte plusieurs centaines de titres. En parallèle, nous nous sommes attaqués à la lecture, à l'annotation des œuvres et à l'intégration des données recueillies dans une base informatisée selon un protocole de lecture précis. Par ailleurs, ont été conviés à la réflexion, depuis 2009, pas moins de cinquante chercheurs dans le cadre de journées d'études, de colloques internationaux et de recueils collectifs, sans exclusive au niveau géographique (articles sur les littératures québécoise, états-unienne, anglaise) ni au niveau des types de textes étudiés, même si le roman « traditionnel » domine les contributions : littérature pour la jeunesse, BD, polars, chick lit ont ainsi fait l'objet d'articles et de communications. Passons en revue quelques-unes de ces réalisations collectives. Dans *Fictions du champ littéraire*, des romans français du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, pour la plupart très peu connus, ont été étudiés, tels *Les Sœurs Hortensia* d'Henri Duvernois, *Jacques Arnaut ou la somme romanesque* de Léon Bopp ou encore *Belada, éditeur* de Paul Vialar afin de faire ressortir, sans jugement de valeur littéraire, les rapports qui s'y jouent entre le monde littéraire et d'autres champs sociaux (la mondanité, la prostitution). Dans le dossier « Le livre dans le livre » de la revue *Mémoires du livre* ont été questionnées les représentations littéraires du livre et de la production du livre – entendons par là sa production technique (sa fabrication), économique (sa mise en marché) et symbolique (l'attribution de sa « valeur » sur le marché des biens culturels). Comment s'organise, dans l'économie même de l'œuvre, la référence aux acteurs du « petit monde du livre », tel que le nomment Lucien Febvre et Henri-Jean Martin dans *L'apparition du livre ?* Cette question a encore été au centre du colloque international qui s'est tenu à Liège en 2010 et qui a débouché sur l'ouvrage collectif *Imaginaires de la vie littéraire*. Y étaient mises en avant les figurations romanesques de l'écrivain « en sociétés », en interaction,

confrontation ou fusion avec d'autres acteurs, instances ou groupes associés à l'écrit et au livre. Dernier en date des recueils initiés par le GREMLIN, *Romans à clés : les ambivalences du réel* prend à bras-le-corps le vaste ensemble des romans à clés datant d'après la Révolution française, soit de l'époque où la massification du public induit que les lecteurs et les auteurs ne sont plus dans une situation d'interconnaissance et de connivence suffisantes pour que la résolution des clés se fasse aisément. Nous y montrons que le travail ambigu sur la référentialité accompli par le roman à clés, le brouillage des distinctions entre fictionnalité et factualité qu'il produit, loin d'être le propre de la littérature postmoderne, est un trait fréquent des fictions de la vie littéraire, qu'il en est une modalité particulière, à la fois comme lieu d'un travail spécifique sur les discours littéraires (et le discours social en général) et comme mobilisation d'une poétique distincte.

L'un des aspects les plus intéressants, mais aussi les plus délicats à traiter, de cet ensemble de représentations consiste dans les rapports problématiques qu'entretiennent, du dedans et du dehors de la fiction, le champ littéraire et le monde social dans lequel il s'enclasse. Longtemps la croyance, aujourd'hui résiduelle, dans le pouvoir et la valeur de la littérature a reposé sur l'illusion que cet enclassement ne concernait que les « échafaudages » de la littérature et non le cœur de la création. Concevoir l'écrivain fictif en société revient alors, malgré ses prétentions souvent réitérées à ne relever que du « régime vocationnel », selon l'expression de Nathalie Heinich, à montrer qu'il fait profession de la littérature, autrement dit qu'il écrit pour vivre autant qu'il vit pour écrire ; aussi bien, faire surgir dans le texte le microcosme littéraire aboutit chaque fois à contrecarrer l'idéologie de l'autonomie économique et de l'autotélicité qui domine depuis deux siècles dans le champ littéraire français.

Mais qu'en est-il dans un champ où l'autonomie (à la fois dans le sens de la situation réelle d'un microcosme social relativement capable de s'autodéterminer et de s'auto-organiser, et dans le sens d'une idéologie visant à défendre une littérature indépendante des contraintes économiques, politiques et morales et des autres sphères d'activité) est moindre ? On connaît les conditions spécifiques de la pratique de la littérature en Belgique francophone, présentées en termes sociologiques par Paul Aron et Benoît Denis comme relevant d'une « institution faible » ou d'un « sous-champ » littéraire, du fait de son autonomie moindre dans ses rapports au politique et à la France notamment. La manière dont les écrivains eux-mêmes, dans leur production, s'emparent de ces contraintes particulières pour les donner à voir grâce aux outils de la fiction n'avait pas encore été analysée en détail. Telle est la lacune que nous souhaitons combler en proposant cette fois le corpus de la littérature belge francophone au prisme de l'étude des figurations de la vie littéraire.

Les principes qui ont prévalu à l'élaboration du présent dossier sont les mêmes que ceux qui ont été mis en œuvre dans les recueils collectifs

mentionnés plus haut : large empan historique et prise en considération des imaginaires déployés par les œuvres sans jugement de valeur littéraire. De Joseph Gaucet à Thomas Gunzig, en passant par Albert Mockel, André Baillon, Franz Hellens, Jean Muno ou encore Conrad Detrez, c'est tout un pan plutôt méconnu de la littérature de Belgique (roman, journal intime, récit autobiographique) que ce dossier fait apparaître. Les écrivains belges, tout au long de l'histoire du pays, se sont prêtés au jeu de la représentation de la vie littéraire et se sont interrogés par les moyens de la fiction sur les images d'auteurs et de « passeurs » littéraires. Selon quelles modalités et avec quels enjeux spécifiques ? Sans nous prêter à un inventaire systématique, il nous est apparu que cinq aspects principaux pouvaient être relevés à travers les différentes contributions qui composent le dossier.

En premier lieu, le positionnement par rapport à la France est déterminant tant du fait de la position longtemps satellitaire du sous-champ littéraire belge que de l'abondance de représentations de la vie littéraire issues de Paris : que seraient *Les Fumistes wallons*, qu'exhume ici Denis Saint-Amand, sans *Le Parnassiculet contemporain* et les parodies décadentes du symbolisme, comment imaginer *La Guerre blanche* de Conrad Detrez sans *Paludes* d'André Gide, comme l'analyse Clément Dessy, ou *Le Pénitent exaspéré* d'André Baillon, qui compte parmi les œuvres traitées ici par Paul Aron, sans le fameux *Illusions perdues* de Balzac ? Fréquemment, les personnages d'écrivains fictifs pérégrinent de leur Belgique natale dans la capitale française et en reviennent le cœur lourd et l'ambition en berne. Ils expérimentent des formes de la vie de bohème, se sentent à leur tour écrivains maudits en référence aux personnages (fictifs ou réels) qu'ils ont connus par la littérature française. Il y a donc bien eu, de Paris à Bruxelles, à Liège ou à Bruges dans le cas de Paul de Wispelaere étudié par Mathieu Sergier, un transfert culturel qui n'a pas touché que les formes et les genres, mais aussi les images d'auteur.

Cependant, et c'est un second point, la vie littéraire que les écrivains belges mettent en scène est principalement indigène. Les statues que les écrivains déboulonnent, les institutions qu'ils raillent ou dénoncent sont celles qui leur sont les plus proches : il en va ainsi, entre autres, du « Cercle » mis en scène par Jean Muno dans son *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* et que décrypte David Vrydaghs, des réunions du *Mouvement wallon* chez Albert Mockel ou de celles du *Thyrse* chez André Baillon. Les procédés d'écriture destinés à peindre, avec les couleurs de la satire, les institutions de la vie littéraire ne diffèrent guère de ceux dont ont fait usage Zola dans *L'Œuvre*, André Gide dans *Les Faux-Monnayeurs* et Simone de Beauvoir dans *Les Mandarins*, pour ne citer que des exemples célèbres, mais ils sont ici adaptés à la réalité belge. De façon générale, le collectif est d'ailleurs source de conflit, d'hypocrisie et fait obstacle à la création : à l'instar des personnages des contes fantastiques de Jean Muno, comme le

montre Renata Bizek-Tatara, ou des protagonistes des romans de Thomas Gunzig sur lesquels s'est penchée Cécile Lefèvre, l'écrivain belge fictif est solitaire et asocial.

La révélation des dessous du milieu littéraire à laquelle se prête cet être prétendument isolé se fait, en Belgique comme ailleurs, sous le couvert du brouillage référentiel. Façon d'éviter le scandale, d'une part, manière de maintenir d'autre part l'intimité de la connivence avec les *happy few* capables d'identifier les individus dépeints. Mockel ne recule pas devant les calembours (Viletaupinière pour Maurice Wilmotte, Mortembouche pour Rahlenbeck) mais prend soin, dans un autographe présenté par Denis Saint-Amand, de laisser reconnaître qui est qui. André Baillon joue à son tour sur les mots et les sons pour son portrait du milieu journalistique dans *Par fil spécial* (Sinet pour Nizet, Lefime pour le Kime). Quant à Conrad Detrez, il cède à la même tendance quand il évoque les chanteurs Sacha Mathieu et Mireille Distel ou encore le présentateur de télévision Gilbert Poivre du Ciel, mais se garde en revanche de rendre ses personnages d'écrivains trop facilement identifiables.

Si l'usage des clés est si fréquent, c'est que l'image du monde littéraire est partout grimaçante. La fictionnalisation des lieux, des personnages et des discours prête à merveille à la satire. Il n'est guère surprenant, à cet égard, que tant Muno que Baillon, Mockel et Detrez mettent volontiers en scène des conflits et des querelles entre leurs personnages. La fiction est un moyen privilégié pour régler ses comptes et pour donner vie à l'entrechoquement des idées. Le journal intime offre un autre espace de choix pour les déclarations incendiaires ou venimeuses : Jean Muno ne s'en prive pas, comme le montrent à partir de corpus différents David Vrydaghs et Renata Bizek-Tatara, non plus que Paul de Wispelaere.

Le cinquième et dernier aspect qui traverse les articles réunis ici est peut-être le plus proprement belge de tous. Il s'agit du rapport à ce qui excède le littéraire. Les romans du XIX<sup>e</sup> siècle que Marianne Michaux a pris pour objet d'étude dans son article sont particulièrement représentatifs à cet égard, dans la mesure où tous jouent sur la confrontation entre le monde de l'art (littérature, peinture, théâtre) et le monde social. Que ce soit dans *Sœur et Frère* de Joseph Gaucet, dans *Maubert* de Henri Colson ou dans *Le Directeur Montaque* de Dominique Keiffer, cette confrontation ne se produit pas selon une axiologie opposant la bohème fantasque mais dévouée à un art autonome et la bourgeoisie utilitariste et castratrice ; par l'intermédiaire de la figure de l'artiste (ou plus tard de celle du journaliste chez Baillon) se dit plutôt une recherche de réussite sociale apaisée quoique décevante, une lutte qui consiste moins à s'opposer à la société dans son ensemble qu'à tâcher d'y trouver une place, la plume ou le pinceau à la main. On retrouve cette tension et cette difficulté à se situer pour le poète entre deux grands types d'écrivains, le surréaliste d'un côté et le fonctionnaire de l'autre,

---

dans l'analyse que livre *Daphné* de Marneffe du roman de Franz Hellens. Condamné à la marginalité au-dehors et au malaise identitaire au-dedans, l'écrivain belge doit avant tout négocier sa propre existence problématique. Les figurations du monde littéraire s'ajoutent ainsi à l'arsenal dont disposent les chercheurs pour mieux en comprendre les formes et les formulations.